

TOUT PLAQUER

Une fiction collective de :

Bérénice Martin 🗿

Dora Landoulsi 📖

Ulysse Gasnier 🦊

Elise Bonnard 🌸

Tana Grattier 🕊

Mila Issolah 📺

Lyna Sebih 🕯

1.

Pourriez-vous m'effacer de vos registres ?



Phobos observe la rue à travers les persiennes de son salon. Ses yeux chavirent de droite à gauche au rythme des passants. L'idée qu'on puisse le retrouver l'obsède et le hante chaque jour. Mais aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres.

Il s'assied. Il repense à ce message, à la panique qui l'a submergé lorsqu'il en a déchiffré les mots pour la première fois. Puis, au désir, à la volonté d'un nouveau départ et à l'envoûtement pour un monde meilleur. Depuis que le mot « utopie » s'est gravé dans son esprit, il ne se passe pas une nuit sans qu'il ne se réveille avec le profond désir de laisser derrière lui cette vie marquée par la terreur et la solitude.

Il y a réfléchi. Beaucoup.

Il se rend dans la salle de bain et se poste devant le miroir. Il effleure du bout des doigts la cicatrice qui lui coupe le visage. Ce visage, était autrefois plus doux, moins méfiant, voire comblé de bonheur. Il en est convaincu. Il veut à tout prix retrouver cette vie qu'il regrette d'avoir trop négligée.

Il se dirige vers son bureau, où le message est précieusement dissimulé dans un tiroir à double fond. Il le sort délicatement et le parcourt religieusement pour la dernière fois.

Demain, il partira.



Winter ouvre sa valise puis se fige.

Elle recule, revient vers le contenant. Il est vide. Il va falloir le remplir. Elle regarde l'heure. A-t-elle le temps de faire autre chose avant ? N'est-elle pas en train de faire les choses à l'envers ? La valise vide l'interroge. Winter n'a aucune réponse à donner. Elle sort de sa chambre et va remplir d'eau une bouteille. Elle arrose une à une ses plantes, verse dans chaque pot la quantité de liquide requise pour donner à la terre cet état moelleux et brillant. Elle coupe les tiges sèches, embrasse les feuilles rouges, positionne les pots dans le meilleur carré de lumière et dit tout haut : prenez soin de vous.



Lux vide tout l'appartement.

Il enlève tout : peluches, vinyles, disques, petite radio bleue, télé, manettes de jeux vidéo, tout ce qu'il garde dans des cartons pour plus tard, y compris des jeux de cartes jamais déballés, car personne n'entraît chez lui pour y jouer. Il les achetait au cas où il pourrait un jour jouer avec quelqu'un. Ce jour n'est jamais venu. Pourtant, il est resté ici presque cinq ans.

Il fait l'état des lieux de son appartement. C'est comme s'il n'avait pas réellement habité ici. L'appartement est vide. Lux n'a plus qu'à partir. Les murs sont redevenus blancs. La poussière a détruit peu à peu la porte de la salle de bain et la porte du placard. La poussière semble tout recouvrir ici.

Il est insatisfait. Des années dans cet appartement, et pourquoi ?

Il part sans aucun regret.

Il aimait la solitude, mais elle était devenue sa prison.



Davina ouvre les yeux, un étrange sentiment flottant dans son regard. Quelque chose de neuf, de différent, et pourtant insaisissable, habite ses pensées, même si elle ne saurait mettre de mots dessus. C'est comme une évidence : aujourd'hui marque la fin de quelque chose. Pour la première fois depuis bien longtemps, elle n'éteint pas son réveil avec hâte ni violence, soucieuse de ne réveiller personne. En ce matin précis, elle se rappelle qu'elle vit seule depuis deux ans déjà, loin de ses parents, et que ce silence lui appartient.

Fidèle à ses habitudes, elle se lève, traverse son appartement en dansant sur du Elvis Presley, encore en pyjama et sans se soucier de fermer ses rideaux, exposée sans gêne au regard curieux de son voisin d'en face. Après s'être préparée, toujours en chaussons, elle se dirige vers son café préféré à deux cents mètres de chez elle. Comme chaque matin, elle s'installe devant la grande baie vitrée, commande un americano bien chaud et se perd dans la foule qui passe.

Elle observe les visages pressés, les expressions parfois énigmatiques, se demandant comme toujours : Que font-ils ? Où vont-ils ? Et silencieusement, elle leur envoie un souhait de bonheur, à ces inconnus familiers qu'elle croise chaque jour à la même heure.

À onze heures, elle prend un second café. Ses pensées dérivent vers sa vie, son chat, et surtout ses parents, qui lui manquent cruellement. Comment a-t-elle pu tout quitter pour se retrouver ici ? Un sentiment de regret émerge doucement. Elle a à peine la vingtaine, mais déjà, elle ressent une nostalgie pesante, presque incompréhensible à son âge. Elle attrape un stylo et commence à écrire quelque chose sur un vieux bout de papier.

Une fois terminé, d'un geste lent, elle adresse un dernier regard à ce café qu'elle affectionne tant, esquisse un sourire au serveur, puis enfile son manteau et sort. Elle marche d'un pas déterminé, laissant flotter son manteau derrière elle comme une cape, le cœur empli de questions et de décisions non formulées, mais avec la certitude qu'une nouvelle étape de sa vie l'attend



Zyan regarde par la fenêtre bleue de sa chambre, assis sur son lit, ses doigts tapant mécaniquement sur ses genoux dans un rythme désaccordé. Il sait que le ciel restera le même, peu importe où il sera. Cela ne l'empêche pas de s'attarder longuement à en observer les contours – peut-être que cette face de la lune ne lui sera plus jamais familière. Le soleil se lèvera bientôt ; lui se lève déjà. Il enfile ses vêtements après un rapide coup d'œil à l'intérieur de son armoire, car il ne prévoit jamais ses tenues à l'avance, préoccupé par d'autres choses plus importantes. Il sait son père réveillé, en train de travailler à côté ; il le salue brièvement, un sourire aux lèvres, et son père répond quelque chose de similaire, bien qu'il n'y prête pas de réelle attention. Il réveille ses frères et sœurs, les sommant d'aller manger leur petit-déjeuner avant qu'ils ne soient en retard pour aller en cours. Il voit sa sœur quitter l'appartement ; sa mère, elle, dort toujours, se reposant de toutes les charges qui pèsent sur son dos comme de lourds poids.

Quand il finit d'enfiler ses chaussures et de manger, il regarde de manière affectueuse le salon, et laisse ses yeux danser sur les courbes d'un portrait de famille, posé sur un meuble comme seul trésor.

Son sac est léger, lui moins ; il porte dans son ventre la douleur des aurevoirs. Il sort de chez-lui après un bref mot, que sa mère saura entendre même dans les méandres du sommeil. Il attend l'ascenseur et ne maudit pas – pour une fois – sa lenteur pour arriver jusqu'à son étage. Le miroir en son sein lui laissera voir un portrait de ses traits, mais il se retourne pour éviter d'avoir à croiser le regard de son autre-soi.

A la sortie de l'immeuble, le vent caresse ses joues et danse avec ses vêtements, les entraînant dans de douces vagues irrégulières. Il descend les escaliers et regarde les couleurs de son quartier d'un nouvel œil : elles semblent plus vibrantes, comme l'appelant à rester. Les arbres tendent leurs bras vers lui pour qu'il puisse s'y poser ; les fleurs semblent se tenir droites sous son regard ; les chemins sont dégagés, et la pluie de la veille n'a laissé aucune trace.

Il se fige, absorbé par ses alentours. Avant un dernier adieu, il peint dans son esprit les formes des endroits qui ont fait son passé.



Tarec revient des cours de japonais. A peine a-t-il le temps de rentrer dans son immeuble que son voisin grincheux, qu'il surnomme le concierge, alors qu'il ne l'a jamais été, accourt vers lui d'un air remonté pour lui dire qu'il n'a pas le droit d'accrocher son nom à sa boîte aux lettres, qu'il doit passer par une entreprise pour cela. Tarec le sait bien. Ce papier était simplement là pour commander le cadeau de son amie en attendant que l'entreprise accroche son nom. Son voisin lui fait son pitch habituel qu'il connaît par cœur, en long et en large avec chaque tonalité mise dans chaque mot, il le connaît si bien qu'il serait capable de le réciter à l'opéra de Paris. Cependant cette fois-ci, Tarec n'a plus la patience ni l'envie d'être le bon gentil voisin qui respecte le code tacite de bienveillance entre voisins.

Aujourd'hui, il a déjà donné toute son énergie pour apprendre les Kanji et pouvoir briser la barrière de la langue en vain.

Alors délibérément, il ne lui adresse aucun mot et aucun regard. Il prend simplement l'ascenseur avec comme seul bruit de fond la forte respiration énervée du voisin mêlée au doux son de l'ascenseur qui lui fait prendre son envol vers la liberté.

Une fois rentré chez lui, pensant être libéré de toutes frustrations, Tarec prend une canette dans son frigo mais la porte s'affaisse sur lui. Agacé par la situation, il ne la répare pas. Il s'écroule sur son lit avec la vision du frigo complètement détruit et vidé. Déprimé, il sort son téléphone pour se changer les idées.

Malheureusement cela ne fait qu'empirer son état comparable à celui du monde qu'il voit à travers ses réseaux sociaux. Même si cela atteint son moral, il continue à faire défiler les différentes informations toutes aussi toxiques les unes que les autres. Soudain, le vent libérateur passe dans son appartement et fait bouger son attrape rêve accroché à sa fenêtre. Cela attire son œil et il a une révélation. D'un sifflement rapide, il appelle son pigeon de compagnie qui passe par la fenêtre pour atterrir sur son épaule. Puis il prend son sac rempli de pin's qui symbolisent des moments de sa vie et s'enfuit.





Aaron décide enfin de sortir de chez lui. Il se sent prêt à partir. Il met ses chaussures et franchit la porte. Il s'en va, pour une simple journée banale, comme tous les jours finalement.

Il marche en direction du métro et par chance, il trouve une place où s'asseoir mais à côté d'un homme, visiblement beaucoup plus âgé que lui. A l'inverse, Aaron est jeune, c'est un nouveau travailleur qui vient tout juste de finir ses études et qui se rend en direction de son emploi, depuis plus d'un an maintenant. Et comme tous les jours, il prend les transports. Mais aujourd'hui, il est assis à côté de cet homme, beaucoup plus âgé que lui, la soixantaine environ, et qui dégage cette odeur qu'aucune personne censée ne souhaite respirer un jour. Aaron se dit qu'il doit tenir bon puisqu'il ne reste que quelques arrêts avant le sien. Mais ça devient de plus en plus insupportable et il finit par se lever. Arrivé à son arrêt, il descend de ce qui a été, selon lui, l'un des pires trajets de toute sa vie, et il prend une énorme bouffée d'air frais. Il respire, puis il continue de tracer son chemin jusqu'à son bureau.

Sa vie n'est pas très intéressante. Ce pauvre Aaron suit le même tracé tous les jours. Néanmoins, il est content d'arriver à son bureau et de trouver cette petite boîte de chocolats journalière offerte par l'une de ses nombreuses admiratrices. On doit le dire : Aaron est très beau aux yeux des femmes. Pourtant, lui n'a d'yeux que pour son chat Spaghetti qu'il considère comme son fils.

A la fin de cette longue journée, il quitte enfin son bureau, sur le même rythme monotone du matin et il fait le même trajet de retour, comme tous les autres jours de la semaine. Mais ce jour-là est spécial : pendant qu'il marche il tombe sur une affiche publicitaire sur laquelle est écrit « Do It Yourself ». D'ordinaire, il n'est jamais réellement intéressé par les affiches publicitaires qui décorent la rue, mais aujourd'hui il est hypnotisé par celle-ci. Il réfléchit. A quoi rime cette vie vide de sens ? Est-ce que faire la même chose tous les jours le rend heureux ?

Il continue de réfléchir mais la réponse est rapidement trouvée.

Non, il n'est pas heureux.

Il a besoin de changement.



Monsieur le concierge,

J'ai entièrement vidé mon appartement cette nuit.

Je pars vivre chez ma tante en ~~Isère~~ Dordogne afin de l'assister. La pauvre dame souffre de graves problèmes cardiovasculaires qui ne cessent d'empirer...

Nous n'avons jamais eu l'occasion de nous croiser ni d'échanger une bribe de conversation. Mais, je souhaitais vous adresser tous mes remerciements pour la discrétion et l'isolation de votre immeuble, qui m'ont vraiment ~~sauvé la vie~~ permis de vivre paisiblement ces dernières années !

Concernant mon départ soudain, je vous prie d'accepter mes sincères excuses. Je vous demande seulement de lire ces dernières lignes et de m'accorder une toute petite, ridicule, minuscule faveur... Grand timide de nature, j'aurais aimé que ma courte présence dans votre lotissement passe sous les radars...

Pourriez-vous, dans cette optique, m'effacer de vos registres ? Ou, du moins, modifier mon nom, voire mon prénom ?

Je sais que cela peut paraître un peu inhabituel, mais je suis certain que, grâce à votre loyauté et votre gentillesse, je peux compter sur vous !

PS : vous trouverez sous mon paillason une liasse de billets.

Votre voisin du palier n°8

~~N'ESSAYEZ PAS DE ME RETROUVER SOUS PEINE DE~~

Merci encore de votre accueil au sein de la résidence !



Chère voisine,

Voici la clé. Elle ouvre tout : porte d'entrée, boîte aux lettres, placards. Tu peux ouvrir, tu peux fouiller, prendre, donner à d'autres, jeter. J'ai une seule volonté : s'il te plaît voisine laisse les plantes dans leur carré de lumière. Leur positionnement est calculé en fonction de la trajectoire du soleil. Les plantes ont besoin de stabilité. Et d'eau. Oui bien-sûr, j'oubliais l'eau. Pardon, j'ai une seconde volonté : peux-tu arroser la terre régulièrement ?

Je te remercie.



Chère personne qui reste (si tu existes)

Je me suis débrouillé pour que tu n'existes pas. Ces dernières années – cette dernière décennie, peut-être - je me suis isolé de manière à ce qu'il ne reste personne derrière moi lorsque je partirai. Je voulais partir seul, ou mourir seul. Je n'ai chéri personne, je n'ai aimé personne, je n'ai pas noué la moindre amitié. J'ai existé au milieu de silhouettes, d'inconnus, de visages indistincts, de figurants. Je voulais rendre mon départ moins douloureux. Je ne voulais laisser personne endeuillée.

Tu n'existes pas, car personne ne reste. J'ai construit un mur entre moi et les autres, je l'ai consolidé pendant des années, et je me retrouve emmuré. Chère personne qui reste, tu n'existes pas, mais je t'adresse quand même cette lettre.

J'ai vidé l'appartement. Je crois que mon cœur était enfermé dedans. J'ai laissé mes clés sur le palier. Le soleil n'entraît jamais dans mon appartement, l'amour non plus. Je ne l'aimais pas, cet appartement, il était trop sombre. J'ai pris ma Gameboy et je suis parti. Il n'y a plus rien à faire, plus rien à dire, l'appartement a été vidé, tout est fini.

Ne tente pas de me retrouver.



Je suis parti.

Je sais que vous m'en voudrez. Je m'en veux déjà aussi : je laisse derrière moi toutes les traces de ce qui a fait de ma vie la mienne jusqu'ici. Je laisse aussi derrière moi une partie de moi : vous.

J'ai déjà réfléchi mûrement à cette décision ; je l'ai retournée dans mon esprit une centaine de fois, l'ai écrite dans un journal, puis l'ai dite à haute voix : je pars.

Maintenant, je vous laisse le soin de faire de mon souvenir quelque chose qui vous appartient.

Je vous laisse l'opportunité de me tuer de vos esprits ; de m'y garder précieusement ; de ne jamais vous rappeler de moi, ou de vous en rappeler tous les jours encore jusqu'à la fin.

Me trouver vous sera impossible ; je sais pourtant que vous vous attèlerez à me chercher. Je ne vous l'interdis pas, mais ne vous le conseille pas non plus. Je ne me permets plus de rien et vous laissez faire les choix que vous pensez utiles pour mieux vivre ce départ. Je comprendrais. Je comprendrais toujours.

Je vous aime.



Je ne sais pas si cela va te surprendre ou si tu t'y attendais mais je dois partir. Il faut que je me sauve et me libère de cette vie. Je suis désolé de t'infliger cela aussi proche de ton anniversaire mais pour me faire pardonner, j'ai mis dans ta boîte aux lettres les clés de mon appartement pour que tu puisses récupérer les cadeaux que j'avais commandé pour toi. Encore une fois désolé de fuir comme cela, je sais que cela n'est pas dans mes habitudes et ne rend pas justice à tout ce que tu as fait pour moi. Donc je tiens à te remercier et te dire que tu resteras toujours mon tournesol.

Je t'aime mais je dois partir.



Je m'en vais.

Oui, dis comme ça c'est un peu brutal (mais il faut savoir dire les termes). Je n'en peux plus de vivre de cette manière. Toujours le même quotidien, chaque jour les mêmes personnes, les mêmes informations en boucle. J'ai besoin de respirer, de trouver ce qui redonnera de la couleur à cette vie monotone.

J'ai pris Spaghetti avec moi, il sera mon compagnon pour ce long voyage.

Montaigne disait lui-même : « Je me suis ordonné d'oser dire tout ce que j'ose faire ».

Alors le mot d'ordre sera désormais « oser » et non plus « subir » une vie vide de sens. Le vent, la pluie, je les affronterai s'il faut pour ainsi trouver le beau temps.

N'essayez pas de venir me chercher, je serai loin.

Soyez heureux pour le reste de votre vie.

Mangez convenablement et prenez soin de votre santé.

Et si comme moi, vous ne trouvez pas ces couleurs qui vous manquent, alors « osez ».

C'est sur ces belles paroles que je m'arrête là.



Chère maman,

Je sais que mon silence a dû te peser. Pardonne-moi de ne pas être venue te voir, de ne pas avoir répondu à tes appels. J'étais en quête, une de ces explorations intérieures qui me poussent à chercher ce qui m'échappe, ou peut-être ce que je fuis.

Aujourd'hui, je pars vers un ailleurs que je n'ai pas encore défini. Désolée de te refaire ce coup une deuxième fois. Il me reste tant de chemins à parcourir, de questions sans réponse. Pour l'instant, ce que j'ai de plus précieux, c'est mon livre, cet ouvrage inachevé. Je te le confie comme une lettre éternelle.

Ces pages, tu pourras les lire avec papa. Elles contiennent des instructions que je n'ai jamais su suivre moi-même, des fragments d'émotions pour combler le vide qui pourrait se creuser en toi. Ce livre est une partie de moi, un pont entre nous, pour les jours où je ne serai pas là. Je ne te promets pas des mots parfaits. Parfois, ils te sembleront simples, sans éclat mais ils sont les miens, et je les ai écrits pour toi, pour les moments où les tiens te manqueront. Je ne sais pas combien de temps je serai absente, ni même si je reviendrai. C'est pourquoi je te laisse ces mots, ces morceaux de mon cœur sculptés sur papier, qui porteront encore un peu de mon odeur. Peut-être, à travers eux, tu verras le monde comme je le perçois et, enfin, tu me comprendras.

Ne m'en veux pas. Je serai là, même sans être à tes côtés : dans les lieux où nous avons partagé tant de souvenirs, dans les chansons que nous aimions chanter ensemble, et parfois dans les paroles que d'autres te diront.

Alors, maman, je te demande d'achever ce livre. Ces pages, ces vestiges imprégnés de mes émotions, resteront comme des traces de mon passage, des fragments de ce que j'ai été, de ce que j'ai cherché à devenir.

A mon retour, peut-être pourras-tu me lire la suite de mon histoire, celle que je n'ai pas su écrire moi-même.



2.

Mais pourquoi une bibliothèque, enfin ?

« La force de l'utopie tient dans cette capacité à nous faire sortir de nos normes, nos perceptions, nos savoirs nos visions de ce qu'est un monde, de ce qu'est la liberté, de ce qu'est l'humain ou le non-humain : elle nous présente de l'altérité, là où nous ne percevons que des images répétitives. Elle nous tend certes un miroir, mais nous invite aussi à voir au-delà de ce miroir. »*

*Envie d'expérimenter un voyage vers l'utopie ?
Rendez-vous au sous-sol de la bibliothèque de Lyon 3
mercredi 11 décembre 2024 à 17h.*



Aujourd'hui c'est jour de fête ! Mon ami m'a parlé de cette rave party qui se déroule à l'université abandonnée de Lyon 3. Je dois avouer que leur message était étrange, mais ça doit être le style de la fête qui est comme ça. Je me demande d'ailleurs s'il ne faut pas venir costumé et amener quelque chose. Oh et puis tant pis on verra bien une fois sur place. C'est vrai que ce genre fête, c'est vraiment l'utopie : on peut pleinement s'amuser en oubliant tous nos problèmes et nos responsabilités, même si parfois ça peut aller un peu trop loin avec certaines substances. Mais de toute façon, qu'est-ce qui peut m'arriver de mal ? J'ai toujours Colum avec moi sur mon épaule.



Je me demande bien ce qui m'attend. C'est peut-être un spectacle de danse. Ou une sorte de colloque sur la dystopie. Ou alors, ce sont les témoins de Jéhovah. Je vais me retrouver comme dans ce sketch des Inconnus, là, dans la secte de Skippy. Quoique, au point où j'en suis dans ma vie. Je m'ennuie tellement, être dans une secte me distrairait un peu. Non, je ne devrais pas dire ça. Quand même, les sectes, c'est tragique. En tout cas, je savais que ce sac en bandoulière acheté complètement hors de prix sur une impulsion me serait utile un jour.

J'ai mis ma Gameboy dedans, c'est vraiment tout ce qu'il y a d'utile. Il n'y a pas besoin d'Internet, il n'y a pas de mise à jour, les parties sont dans les cartouches, aucune console n'a réussi à atteindre ça. C'est la plus intemporelle de toutes les consoles. C'est tout ce qui m'importe.

Je suis sûr que ça doit juste être un colloque sur les dystopies. Tiens, me voilà enfin à Sans-Souci. C'est drôle que cette station s'appelle Sans-Souci. C'est là où se trouve l'école, alors, c'est toujours des soucis. Je n'ai plus qu'à descendre. À tous les coups, leur « voyage vers l'utopie », c'est un truc de réalité virtuelle bizarre où on entendra une voix off nous narrer des trucs. J'ai hâte de voir ça.

Je me demande si j'ai bien fermé la porte, et si mon chat va bien.



Je marche d'un pas décidé en direction de ce « long voyage ». J'ai déjà pris ma décision, je ne retournerai pas en arrière. Je ressens au fond de moi une sensation vraiment étrange : un mélange de liberté, d'adrénaline mais en même temps de la peur et du stress. Je ne sais pas ce qui m'attend à cet endroit mais je veux tout de même m'y rendre.

Ce message était pourtant plus qu'étrange. Il nous invitait à « expérimenter un voyage vers l'utopie ». Lorsque j'ai lu ces quelques mots, mon esprit est resté bloqué sur le terme de voyage. Un voyage, c'est l'idée de partir loin.

Mais ce voyage se déroule en direction de l'utopie. *L'utopie*. Un monde parfait.

Je quitte tout, sauf mon chat, pour me rendre en direction de ce monde parfait. Lorsque j'ai vu le visage aussi mignon de Spaghetti, je n'ai pas pu l'abandonner. Il serait illusoire de dire que je suis totalement confiant car je ne sais pas ce qui m'attend à l'endroit où je me rends mais de toute façon je n'ai plus rien à perdre.

Au début, je n'étais pas très à l'aise. La tournure des mots ressemblait aux messages qui sont véhiculés par les sectes qui viennent nous aborder dans la rue.

Pourtant, toutes les cellules de mon corps étaient intriguées par cette invitation. Alors, après avoir pesé le pour et le contre, j'ai décidé de suivre ma curiosité et de me rendre au sous-sol de la bibliothèque de Lyon 3.



Qu'est-ce que je n'aime pas les bibliothèques. Elles sont trop silencieuses ; ses habitants trop sérieux ; le cliquetis du clavier des autres qui en font leur autel de révisions m'énerve. Pour autant, je marche. J'ai envie d'y aller : le message me titille. Au plus profond de moi, il a soulevé une envie de comprendre.

Mais qu'est-ce que je n'aime pas les bibliothèques, quand même. Pourquoi avoir choisi un tel lieu ? On aurait pu se voir dans un endroit plus mystérieux, ou plus commun encore. Un café, ça aurait bien marché – j'ai envie d'un caramel macchiato.

Et puis, comment on atteint le sous-sol d'une bibliothèque ? Est-ce que la personne qui a écrit le message y travaille ? A-t-elle un contact là-bas ? Nous retrouverons-nous dans une réserve, entourés de livres ? Je ne me suis jamais rendu dans une réserve, avant : on m'a refusé en job d'été des bibliothèques et librairies auxquelles j'avais postulé.

Mes jambes me tiraillent et me font souffrir. J'en ai un peu marre de marcher, je l'avoue : le sport d'hier a laissé derrière lui ses courbatures, et mes nuits blanches passées à penser à ce rendez-vous ont courbé mon dos de fatigue. Dans mon sac à dos, ma radio se tient sûrement entre deux couches de vêtements comme je l'y avais précieusement enrobée : j'espère juste que l'antenne ne s'abîmera pas en se frottant à ma gourde d'eau. Mais pourquoi une bibliothèque, enfin ? Et pourquoi un mercredi ? Et pourquoi 17h ?

Les nuits de décembre tombent assez tôt : qui aurait envie de s'aventurer dans le noir jusqu'à l'utopie ?



Me voilà, me dirigeant vers l'inconnu total, le doute.

Me voilà, j'aimerais dire libérée de mes chaînes, mais je dirais aussi abasourdie par un rêve qui, en réalité, n'a ni queue ni tête.

Je me demande ce que penserait ma mère si elle me voyait, moi, à mon grand âge, tout quitter en raison d'un message trouvé sur mon palier. Elle dirait sûrement que c'est irresponsable, que c'est de l'inconscience pure et dure. Elle dirait qu'elle ne me reconnaît plus.

Mais qu'importe, il est trop tard pour reculer. Et puis, qu'ai-je donc à perdre ? J'ai toujours rêvé de l'idée de la folie, j'ai toujours rêvé de la possibilité d'accéder à l'altérité, de voir au-delà de ce miroir, comme le dit si bien le message.

Je ne serais sûrement jamais partie si je l'avais lu dans un autre contexte, ou si des mots différents de ceux-là avaient été utilisés. Si je n'étais pas perdue dans cette vie vide de sens, incapable de finir l'écriture d'un livre sur un monde que moi-même je ne comprends pas...

Mille questions se bousculent dans ma tête, mon cœur s'accélère. Et si c'était un piège ? Et si les gens avec moi étaient dangereux ? Après tout, il faut être complètement perdu ou tordu, pour tout quitter à la poursuite d'un monde dont on n'est même pas sûr de l'existence.

Mais aussi... et si c'était le début de tout ce dont j'ai toujours rêvé ? Et si c'était le début de la paix ? Et si c'était le chapitre de mon livre que je n'ai jamais eu le courage d'écrire ?



La force. J'y vais. De l'utopie. Allez, j'y vais. La force. Je suis folle d'y aller ? De l'utopie. Est-ce fou d'être attirée par des mots, de tout plaquer pour des mots ?

La force. Je suis tombée amoureuse de ces mots. De l'utopie. Je les ai répétés comme un mantra en organisant mon départ. La force. En faisant ma valise. De l'utopie. J'ai dit adieu. La force. À mes plantes. De l'utopie. Et je suis partie, j'ai fermé la porte de mon ancienne vie sans me retourner et maintenant je vais vers le miroir, je veux le traverser, je veux être Alice au pays des merveilles. Y aura-t-il un lapin blanc au sous-sol de la bibliothèque ? Y aura-t-il un chapelier fou ?



Je tiens le message entre mes mains. Qu'est-ce que cela signifie ? Qui est-ce ? Qui a connaissance de mon identité ? M'ont-ils retrouvé ? Une centaine de questions me viennent à l'esprit. Les battements de mon cœur s'intensifient. Ma vision devient trouble. Le papier tombe de mes mains tremblantes.

Je me tiens contre le mur puis m'accroupis. J'essaie de décrypter chaque mot un à un. De quel monde est-il question ? Est-il meilleur que celui que je côtoie tous les jours ? Me permettra-t-il d'être pleinement comblé ? Pourrais-je y vivre paisiblement ? Ou serais-je encore dissimulé ? Je me regarde dans le miroir, et je ne sais qu'une chose : je dois voir au-delà de mon simple reflet, de ma simple identité.





Une fois arrivé là-bas je m'attendais à voir plein de gens autour de moi bouger leurs bras comme des spaghettis, mais au contraire l'endroit est aussi vide que mon frigo. D'ailleurs ça me fait penser que j'ai faim, j'espère qu'ils ont de quoi manger. Je cherche donc un endroit où pouvoir me rassasier mais je ne trouve rien ni personne, excepté un homme avec tout l'attirail complet du détective des films noirs des années 70. Je savais que j'aurais dû venir costumé. Il semble se cacher de quelqu'un ou quelque chose. Ça fait plusieurs fois qu'il sort de son sac le même message d'invitation que j'ai reçu. C'est sûrement un agent secret du FBI. A moins qu'il ne regarde en boucle l'horaire de la soirée pour se rassurer. Non c'est forcément un agent secret. Woah la chance, ça doit être trop la classe ! Moi aussi j'aimerais être comme lui.



Une fois dans la salle, je la remarque tout de suite, elle.

Elle est grande, les cheveux noirs, les yeux noirs aussi. Son regard est toujours perdu très loin dans le vague, elle ne regarde que rarement les gens dans les yeux. Elle est habillée de noir, on dirait qu'elle porte le deuil. Elle doit avoir d'avoir dix-neuf ou vingt ans, mais elle a l'air déjà fatiguée par la vie, comme une veuve, comme si elle avait déjà beaucoup perdu. Elle se déplace comme si elle craignait d'être suivie. Elle marche trop vite, elle n'a pas envie de s'attarder, on dirait qu'elle n'a même pas vraiment envie d'être là.

Ses yeux vous regardent sans vous regarder. Elle est là sans être là, absente à elle-même, perdue dans ses pensées. Elle semble déjà vouloir partir. On ne sait pas ce qui s'agite dans les méandres de son cerveau. Son visage est encore enfantin, un peu poupin, ses traits sont doux, mais parfois, quand elle sourit, ou quand elle regarde dans le vide, on croit voir de la fatigue sur son visage, la fatigue d'une personne plus vieille qu'elle, la fatigue de quelqu'un d'autre peut-être, comme si elle en portait trop sur ses épaules. Elle a l'air d'attendre quelque chose de la vie qui ne vient pas.



Une fois arrivé au sous-sol, je croise quelqu'un. Lui aussi a sans doute été attiré par ce voyage utopique. Il dégage une aura qui me fascine. J'aime beaucoup sa façon de s'habiller, il a un style un peu similaire à un bibliothécaire et je ne sais pas pourquoi mais je suis sûr qu'il sent bon, du genre à utiliser une excellente eau de Cologne. Son aura est renforcée par son visage. Il a une expression faciale sombre, comme s'il n'avait pas envie d'être ici. Pourtant personne ne l'a forcé à venir, si ?

Je ne sais pas, mais j'espère qu'il ressent l'excitation de tous les participants qui sont arrivés et j'aimerais bien qu'il ressente la mienne aussi. J'ai envie de lui parler, mais dans un sens il me fait peur. On dirait qu'il est indifférent à ce qui se passe autour de lui. J'hésite. Est-ce que je devrais lui parler ? Est-ce qu'il ne va pas m'envoyer balader ? Mais je veux vraiment lui parler. Qui sait, on sera peut-être amis, non ? Quel dommage que je sois un introverti, j'ai vraiment beaucoup de mal à aller vers les autres. En même temps, je n'avais jamais eu vraiment besoin d'aller vers les autres auparavant. Mais aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, je veux parler de mon plein gré à cet homme-là.

Comment faire ? Je devrais demander à Spaghetti de lui sauter dessus mais il dort toujours quand j'ai besoin de lui.



Je m'étais assis sur les marches de l'escalier qui menait au sous-sol, et observait les alentours. Petit à petit, la salle se remplissait de ceux que je pensais être les autres invités au rendez-vous. Parmi eux, les personnages les plus loufoques semblaient avoir été conviés, ce qui me fit me demander si j'avais aussi une part de bizarrerie. Est-ce qu'on me regardait aussi étrangement que je regardais ce mec qui avait ramené un pigeon sur son épaule, ou l'autre, caché derrière une colonne de la salle, qui regardait furtivement autour de lui comme un fugitif de prison hautement recherché ?

Mon regard, pour autant, s'était posé sur – peut-être, assez étrangement – la personne qui semblait être la plus normale du lot. Assez grand, c'était un homme habillé de manière tout ce qu'il y a de plus classique, avec un sac ordinaire, et une coupe de cheveux banale comme on en voit des centaines d'autres. Mes yeux s'étaient accrochés à sa stature assez imposante, qui me rappelait celle de mon oncle, avec qui je jouais souvent quand j'étais enfant.

Finalement, plus je l'observais, plus je trouvais l'homme étrange. Parce qu'à ses pieds, il y avait un chat. Un chat ? Mais pourquoi, un chat ? Son pelage semblait doux et arborait un joli blond. Je ne savais que penser. Les yeux bleus de l'animal s'étaient attachés aux miens comme attirés par la gravité, et j'eus presque l'envie de sortir la radio de mon sac pour qu'il puisse jouer avec l'antenne comme un jouet pour chat. Comment s'appelait-il ? À en croire l'allure ordinaire de l'homme qui l'accompagnait, il devait avoir un nom ordinaire. Du type, Chacha ou Luna. C'est ainsi que mon oncle aurait appelé son chat s'il en avait un.



Comme si ce n'était pas déjà assez bizarre...

Cet après-midi est tout sauf ordinaire et suffisamment mouvementée pour remplir non pas un chapitre, mais toute une bibliothèque semblable à celle où je me trouve.

J'essayais de tout observer, de tourner sur moi-même pour discerner les visages et les expressions qu'ils arboraient. Et la voilà, tout au fond de la salle, comme si elle cherchait la moindre ombre pour s'y cacher. Elle est debout dans le noir, pourtant, depuis la porte, je ne vois qu'elle.

J'aimerais dire que c'est un cliché, mais je dirais plutôt qu'elle est semblable à un poème, à la lune, une lumière au milieu des ténèbres. Elle a les cheveux en bataille, un style coiffé-décoiffé, des boucles qui tombent sur son visage. Ses yeux sont gonflés, on voit qu'elle a beaucoup pleuré. Elle porte une valise à l'ancienne...

Pourquoi ?

Elle cache quelque chose d'unique, je ne sais pas ce que c'est, mais cela m'intrigue. Cela plante en moi une curiosité mêlée de peur.

Je ne serais pas étonnée si elle sortait un couteau de nulle part, mais d'un autre côté, je ne sais pas pourquoi je ressens de la compassion, comme un besoin de la prendre dans mes bras et de lui dire que tout ira bien.

Je la regarde depuis un moment et pourtant, elle ne semble pas m'avoir remarquée. Elle est perdue dans ses pensées. Je me demande vraiment ce qu'il se passe dans sa vie ? Qui est-elle ? Pourquoi est-elle ici ?

Je ne lui ai jamais parlé, je ne connais même pas son nom, et pourtant, quelque chose en elle me fascine et m'effraie à la fois. Je ne me verrais pas devenir amie avec elle, et pourtant, je pourrais écrire des livres sur elle.

Et sur son regard... Elle me rappelle une citation que j'ai lue il y a quelques années. C'était quelque chose qui disait : « On pourrait tuer pour son regard ou mourir devant son regard ».

Je me perds, je ne sais pas. Elle me fascine. Je vois en elle comme dans un miroir ou un univers parallèle. Dans son regard, je me retrouve et en même temps je me perds. Je ne sais pas pourquoi je m'attarde, et je ne sais pas ce que je raconte, mais mes paroles n'ont rien de romantiques. Elle ne me plaît pas de cette manière, mais quelque chose en elle m'obsède.



Je suis la première. Ah non. Il y a quelqu'un.

Planqué derrière un poteau. Salut ! Il ne répond pas. Je vois son sac qui dépasse. Un gros sac marron en bandoulière à l'ancienne. Ok. Donc là, on est parti pour une expédition. Qu'est-ce qu'il fait ? Pourquoi il ne répond pas. Il regarde un truc. Il est plongé dedans. Les épaules courbées, les avant-bras repliés, le visage happé par une lumière. Un miroir ? Ah non. C'est une Gameboy. D'accord. L'expédition sera vintage. Salut, je répète. Il lève la tête, me regarde surpris. Salut, il me dit. Toi aussi tu es là pour le colloque ?

Le colloque euh non, je ne vois pas de quoi tu parles, moi je suis là pour la force de l'utopie.

Oui, il me répond en rangeant sa Gameboy dans le sac, c'est la thématique du colloque.

Je ne crois pas que ce soit un colloque, je dis. Moi en tout cas je suis venue pour autre chose.



J'arrive au point de rendez-vous. Je me poste à environ 5 mètres du lieu pour repérer mes présumés ravisseurs. Je remarque un pigeon massif qui vole en rond autour de moi en criant « KIII KIIII ». Je commence à paniquer et à questionner la raison de ma venue, et ce jusqu'à ce qu'il se stoppe soudainement et se dirige vers ma droite. Je tourne la tête et j'aperçois son maître. « Tout doux Colum, tout doux... ». Il me regarde fièrement après avoir prononcé ces mots, cherchant sans doute à m'impressionner. Il commence à faire des tours d'acrobatie avec la bête et je reste éberlué devant la situation.

Toute la paranoïa qui m'était montée à la tête redescend en quelques minutes. Est-ce ce spécimen simplet qui m'a envoyé ce message dantesque ? La joie s'empare de moi, et je le vois dès lors comme mon ange gardien. Ses habits grotesques, sûrement choisis par fainéantise fatale, me paraissent attendrissants, et son regard dépourvu de lucidité me semble tout à fait intellectuel.

J'éclate de rire et je le serre dans mes bras. Ils ne me retrouveront pas.

3.

*Et si, à la fin,
ce n'était qu'une histoire de drogue ?*



Attendez... C'est à nous de trouver un moyen de transport vers l'utopie ? J'comprends pas. Je pensais qu'on était ici parce que quelqu'un savait déjà comment y aller. Pas pour deviner comment le faire... Et puis, vous y croyez, vous, un moyen de transport pour se rendre à l'utopie ? Si c'était aussi simple que prendre le bus ou le train, j'y serais déjà. Non mais merci l'aide quoi.



Je pris la parole.

« Moi... moi je connais un moyen d'y aller.

Il me faudra juste votre signature sur cette clause de confidentialité, et mon plan est à vous.

Nous allons passer par les égouts, là où les regards ne s'attardent pas. Une fois la porte du sous-monde ouverte, il faudra marcher tout droit sur 200 mètres. Puis, nous tournerons à gauche à l'angle de la cité des rats, nous monterons l'échelle de l'abîme et nagerons sur 100 mètres dans la marée perse.

Là se trouvera l'une des plus grandes merveilles du monde : un objet sacré, divin, bâti puis caché par les grands esprits des civilisations du monde hellénique.

Nous aurons en face de nous — et je vous prie d'y croire — une machine à voyager dans l'espace et le temps.

Elle sera dorée, d'un or que seuls les Grecs ont pu capturer au sein des cavernes les plus profondes de Sparte. Elle aura la forme et l'apparence d'un miroir, l'illusion vous fera croire que s'y dresse votre reflet. Mais c'est sans compter les saphirs verts présents aux quatre coins de l'automate.

Or, il me faut vous prévenir : seuls les plus aguerris parviendront à traverser son mécanisme antique. »

Au fond de moi, je priais seulement pour que nous passions par les canalisations, là où aucune âme ne serait apte à m'identifier.



Voyons voir... Tout ce qu'on sait, c'est quoi ? Les mots « voyage » et « utopie », non ?

Mais au fond, ce voyage est bien plus qu'une simple traversée physique, c'est une véritable expérience spirituelle. Il nous arracherait à notre quotidien et à notre zone de confort. Alors moi je dis, Pas besoin de chercher midi à 14h.

Je pense qu'il n'y aurait pas un seul moyen de transport, mais une multitude, chacun reflétant une nouvelle étape dans notre quête vers un monde pur et libéré des contraintes. D'abord, on pourrait partir sur une vieille barque en bois, grinçante et usée, qui dériverait lentement sur une rivière sauvage. L'eau serait claire, et autour de nous, la nature s'étirerait, intacte et préservée, comme si aucun humain n'avait jamais mis les pieds ici. Le vent nous pousserait doucement, et on se sentirait déjà déconnectés de tout ce que l'on connaissait. Il n'y aurait que le bruit des rames plongeant dans l'eau, un rythme hypnotique qui nous mènerait vers l'inconnu.

Peut-être que l'on quitterait l'eau pour un autre moyen de transport, plus primitif. On grimperait sur des chevaux, libres et sauvages, qui galoperaient sans bruit à travers des plaines immenses, des montagnes majestueuses à l'horizon. Ce galop effréné nous donnerait l'impression de voler, de laisser derrière nous chaque problème, chaque inquiétude. Bon, pour ma part, il accentuera peut-être mon inquiétude, j'ai peur des chevaux mais là est toute la beauté non ? dépasser ses propres limites ?

Sentir le vent sur nos visages, les muscles puissants de l'animal sous nos jambes, ce serait une sensation de liberté pure. On traverserait des forêts denses, où la lumière percerait à peine à travers le feuillage, ou des déserts sans fin, brûlés par le soleil. Chaque pas serait une petite victoire contre l'inconnu.

On pourrait aussi se déplacer en cerf-volant géant, accrochés à des harnais, flottant au gré du vent au-dessus de forêts mystérieuses, comme si le ciel nous appartenait. Ou pourquoi pas des montgolfières faites de tissus colorés, qui nous élèveraient au-dessus des nuages pour voir la terre d'un œil nouveau, calme et serein, loin des tracasseries quotidiennes.

Chaque moyen de transport symboliserait une étape de la transformation : de l'humain civilisé au voyageur, à l'explorateur, puis à l'être sauvage et libre, connecté à la nature et à lui-même. Ce n'est pas seulement le voyage qui compte, c'est la façon dont on s'y rend. Un mélange de défi, d'émerveillement, Peut-être qu'il n'y aura pas de destination fixe. Peut-être que le vrai voyage, c'est de se perdre, d'oublier nos repères habituels, de s'abandonner à l'inconnu. Après, dans le cas où ce que je dis ne serait qu'un mirage ou les divagations d'une personne désespérée, un poil hystérique... C'est possible qu'à la fin, l'histoire ne soit qu'une histoire de drogue. On verra bien



Voici le meilleur moyen de transport, il est écologique, pratique et en plus de tout ça il ne prend pas de place : les pigeons béret-bleu. Vous n'avez pas l'air convaincus pourtant ce sont d'incroyables pigeons qui portent un béret bleu, toujours présents, rapides, efficaces et pas chers c'est la ma... non ça c'est autre chose. Mais eux aussi ne sont pas chers car pour seulement quelques morceaux de pain qu'on met sur nos bras bien tendus à l'horizontal, ils peuvent nous transporter sans souci ni problème d'embouteillage sauf durant les périodes de migration où le pigeon futé annonce rouge.

Vous allez me dire « heu mais moi on m'a dit que les pigeons ne pouvaient voler que sur une distance limitée car ils se perdent » et là je vous dirais que vous avez raison et que vous devez être très étrange pour vous intéresser autant au pigeon. Mais je vous répondrais surtout qu'ils peuvent nous amener aussi au stand des nuages magiques dans le ciel, ce qui nous permettra alors d'être transporté où on veut à vitesse extrême grâce à leurs turbo arc-en-ciel ! Et puis au pire s'ils sont en rupture de stock, il y a toujours les pégases supersoniques... Qui évidemment volent aussi au turbo arc-en-ciel.



Moi, je n'ai aucune envie de marcher. Surtout si on ne sait pas où on va. On ne pourrait pas utiliser ce qu'on a à portée de main ? Ce serait logique et écolo. Pas de gaz carbonique. Pas d'énergie perdue. Quelques pas, une dizaine de marches à monter. Les portes s'ouvrent automatiquement, pas d'effort inutile et nous voilà déjà arrivés. La bibliothèque. C'est ce que je vous propose. Ne soyons pas timides. Entrons. Ouvrons grand les yeux, dispersons-nous dans les allées, perdons-nous, perdons notre temps, oublions-le, accrochons nos regards aux tranches, penchons nos têtes, soyons surpris, perplexes, interpellés par les mots. Tiens celui-là, tu as vu, il est drôle ce titre. Laissons nos mains errer sur les couvertures plastifiées, nos doigts saisir les différents formats, prenons-en un au hasard, cette couverture c'est marrant, l'image me parle. Elle me parle avec sa bouche d'image et je me laisse croquer. Soyons prêts à admirer le passage, l'entrée béante vers les mondes, laissons nos yeux courir entre les lignes, faisons tourner les mots comme des clés, déverrouillons nos cerveaux, sentons le courant, le fluide, la matière qui se déplace entre une fiction, une histoire de papier et nos corps réels, ancrés. Les voici nos moyens de transport. Des livres. Des livres simples. Gentils. Silencieux. Mais vivants comme des plantes.

Comme les plantes que j'ai laissées dans mon appartement.



Je ferme les yeux.

Devant moi apparait un train énigmatique. Ses parois sont faites d'un matériau étrange, miroitant et translucide comme une sorte de fusion entre le métal et les étoiles. Les contours de ce train semblent irréels. Les rails sur lesquels il glisse sont invisibles, parfois même inexistantes. Des néons scintillent le long de ses différents wagons, pulsant d'une lumière douce et changeante, à la fois bleue, rose, rouge et parfois jaune ou vert, comme si les lumières réagissaient aux pensées des différents voyageurs.

Les portes du train s'ouvrent doucement, silencieusement, et affichent un intérieur ultra moderne avec des cabines individuelles plus que particulières. En effet, ces cabines arborent des parois faites d'écrans qui affichent les rêves du passager, ou peut-être même ses craintes les plus secrètes.

Après m'être installé dans une de ces cabines, je suis frappé par la grandeur des fenêtres. Des fenêtres immenses, permettant d'avoir une magnifique vue sur l'extérieur. Ce voyage semble être vraiment palpitant. Mon chat Spaghetti possède son propre siège, un siège de roi, si je peux me permettre.

Le train démarre sous le joug d'une douce mélodie de carillon et se dirige pour son long voyage vers l'utopie. Par la fenêtre, le monde devient flou, et les villes disparaissent petit à petit comme de minuscules particules lumineuses et bientôt, le train traverse des paysages complètement surréalistes : on commence par de grandes forêts, denses où les arbres scintillent comme des cristaux vivants, puis on passe par des océans suspendus dans le ciel ou encore des montagnes rosées, avec des nuages qui changent de forme à chaque instant. Le sol du train semble s'évaporer pour laisser place à un abysse étoilé.

Pendant le voyage, de petits bonhommes fluorescents viennent nous apporter notre plateau repas. Étonné, j'ouvre tout d'abord la petite assiette destinée à Spaghetti. Je soulève délicatement le couvercle et tombe sur un morceau de pâté que je reconnais immédiatement : c'est son pâté préféré : saumon et petits légumes. Sans plus attendre, Spaghetti se jette sur son assiette, tout content. A mon tour maintenant de voir ce qui se cache sous le couvercle de mon assiette. Je le soulève d'une main ferme et tombe sur un plat que je rêvais de manger depuis longtemps. Ce plat est bien plus élaboré qu'une simple composition culinaire : c'est une véritable expérience sensorielle. Je le savoure délicatement pour n'en rater aucun détail.

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé mais j'ai la sensation que chaque étape du voyage nous rapproche un peu plus d'un état physique et mental difficile à qualifier. Le train semble s'arrêter dans un lieu caché, coupé du monde, une sorte d'utopie que seul le voyageur peut percevoir.



Moi, j'imagine plutôt un bus TCL, tout simple, immatriculé 33. D'habitude, il te dépose à Caluire ou à la Croix-Rousse. Là, on l'a un peu rénové, et maintenant, il vole. Oui, c'est original. On l'a repeint en bleu, aussi, juste parce que c'était plus joli. Il n'y a plus besoin de passer sa carte ou son ticket. Les banquettes sont bien plus confortables, on peut s'allonger. On peut dormir tant qu'on veut. On peut se laisser porter dans les nuages.

Le chauffeur n'existe pas, ça se conduit tout seul.



J'écoute, un peu abasourdi, les propositions des autres. Tout le monde semble avoir une idée. Sont-ils tous fous ? Le seul en qui je pense pouvoir faire potentiellement confiance, c'est l'homme au chat. (J'aime bien les trains. Ça ne me dérangerait pas d'en prendre un.) Heureusement – nous sommes peut-être les deux seules personnes à avoir un semblant de clarté d'esprit.

J'ai choisi d'ignorer les dires de l'homme au pigeon. Lui, je n'étais pas certain que tout tournait rond dans sa tête. Je ne pouvais m'empêcher, quand même, de penser qu'il avait réussi à amadouer un premier pigeon ; pourquoi pas d'autres espèces ? Mais des pigeons futés, et des pégages, vraiment ? Pas sûr qu'il ait déçu de la soirée de la veille. Il porte encore sur lui les cernes d'une soirée techno.

Et que penser des deux seules femmes du groupe, qui semblaient avoir pris ce rendez-vous utopique en atelier écriture et lecture ? Je n'en avais pas fait depuis le collège, avec la documentaliste du CDI, Mme Cachera. Une des deux femmes s'est transformée en Shakespeare en nous dressant une liste exhaustive de tous les moyens de transport existants au monde, et l'autre nous a juste dit d'aller lire des livres. Oui, d'accord, OK Maman. Si j'avais voulu lire des livres, je serais resté chez moi. Je savais que venir à la bibliothèque était une mauvaise idée.

Je balaie de mon esprit les autres propositions. Un bus, OK. Plus réaliste que les autres, mais je préfère le C2. Et puis, autant remballer le psychopathe au chapeau qui essaie de nous emmener dans des égouts. Je regarde sa clause de confidentialité d'un mauvais œil. Je crains que la signer serait involontairement agréer à un vol d'organes.

Non, vraiment, je ne pense pouvoir faire confiance qu'à l'homme au chat. Du coup, je me rapproche un peu de lui, et me cache derrière sa stature. Si l'un des fous du groupe choisit soudainement de tous nous planter, je prends le chat et je me tire.



Je sors de la pièce. L'air dérouté, je me retrouve quelques minutes plus tard dans une alcôve. Je ne sais pas où je suis, je ne sais pas qui je suis : je suis à l'abri.

Je m'agenouille, me recroqueville sur moi-même pour ne plus rien être, ne plus manifester aucune identité. Pourtant, je sens ma cicatrice.

Tous leurs transports, et absolument tous, tous, tous, excepté mon plan ingénieusement pensé, font de nous des proies. Je n'ai plus aucun doute : ils veulent se jeter en pâture aux ravisseurs. Leur idée de l'utopie s'apparente-t-elle donc à une faucheuse ? Qui sont donc ces aliénés ? Veulent-ils se faire assassiner ?

Le martèlement de mon cœur me fait suffoquer quand s'infiltré dans mes pensées l'image des trains, des bus qu'ils ont évoqués.

Je grommelle. Tout m'échappe. Cette utopie n'est que du sable entre mes mains.

Il faut à tout prix que je reprenne le contrôle. Je ne peux rester sur Terre, là où mes ennemis m'asphyxient. Mes poumons crient douleur, mon esprit débloque, je pleure, j'ai peur.

Si seulement je n'étais qu'un chêne.



Franchement, je les avais jugés trop vite, ils ont l'air sympa. Tous aussi perdus que moi, personne ne sait ce qu'il fait là.

Ils sont tous plein d'espoir, mais je vois qu'ils ont aussi peur que moi. Je les aime bien, du mec qui se prend pour un agent de la CIA à celui totalement perché avec son pigeon.

Peut-être que le voyage, c'est ça ? Un voyage vers les autres ? Peut-être que je trouverai enfin la famille que je n'ai jamais eue. Encore une fois, je pars dans tous les sens...

Mais j'ai beaucoup aimé leurs idées, toutes plus farfelues les unes que les autres. La moins bizarre était celle de la femme qui a la flemme de marcher et qui veut voyager à travers les livres, c'est tellement romantique quand on y pense. L'idée du train aussi était pas mal, la transposition d'un moyen de transport ordinaire vers un monde extraordinaire, tout comme l'idée d'un voyage direction Croix-Rousse...

Il y avait plus étrange aussi, comme celui qui se prend pour une Tortue Ninja à vouloir nous faire traverser les égouts, ou l'autre qui dit qu'on se fera transporter par ses amis les pigeons.

Après tout, mes idées n'étaient pas franchement mieux. Enfin, elles étaient même pires. J'ai tout dit, je me suis beaucoup trop attardé, à croire que je faisais un monologue dans un roman à l'eau de rose. Flûte, je me demande ce qu'ils pensent de moi. Comment ai-je pu trouver le moyen d'être plus bizarre qu'un psychopathe habillé en Joe Black ? Après, moi aussi je suis habillée tout en noir, on dirait une veuve... On irait peut-être bien ensemble, qui sait ? J'ai toujours aimé les garçons un peu mystérieux. Peut-être que ce voyage me fera trouver l'amour ?

Oula, mais qu'est-ce que je raconte ? Parfois, j'ai tellement l'impression d'être un cliché. Je dis que je veux sortir de mes normes, et bah pour ça, je devrais peut-être commencer par faire sortir ces pensées débiles de mon esprit. Allez, force de l'utopie, j'aurais vraiment besoin que tu m'emmènes, ça urge !

Au stade où j'en suis, je serais prête à tout pour cette renaissance tant espérée. Et en y réfléchissant, même la drogue ne serait pas si mal... Oh, mon dieu, ma mère va vraiment finir par me tuer.



Est-ce qu'ils vont m'en vouloir si je leur dis que je n'ai pas suivi toutes les propositions et que je me suis encore perdu dans mes pensées ? Il faudrait vraiment que j'arrête d'avoir la tête dans les nuages mais c'est trop difficile pour moi. Les gens parlent, utilisent des mots avec des lettres ce qui me font penser à plein d'autres lettres et plein d'autres mots, oh non mince encore une fois je n'ai pas écouté j'espère que ce n'était pas important et puis qu'est-ce que je vais dire s'ils me demandent mon avis ? Au pire je n'aurais qu'à dire que j'aime bien l'idée du train car j'ai entendu à un moment qu'ils parlaient de voyage dans les nuages ce qui pourrait être mieux pour mon ami Colum, même si je sais qu'il est tellement habile qu'il serait capable de voler dans les égouts.



J'ai proposé la bibliothèque, j'ai proposé d'ouvrir des livres. Mais en les écoutant, je me demande si c'était vraiment judicieux.

Ces personnes ont tellement d'imagination ! C'est foisonnant, ça pullule, ça part dans toutes les directions, ça nous met dans des bus sans chauffeur, des trains lumineux, des machines dorées, des barques usées, ça nous fait passer par les égouts, voler sur des cerfs-volants géants, ça nous fait même utiliser une compagnie de pigeons à bérets bleus pour voyager à moindre frais. Tout est déjà là. Dans nos têtes en friche. Pas besoin d'ouvrir des livres. La terre en nous est fraîche. C'est avec nos propres idées qu'il nous faudra semer.



OK. On respire un bon coup.
Mon esprit est embrouillé face à toutes ces idées qui ont été proposées par les autres voyageurs.
J'ai l'impression d'avoir été frappé en plein visage. Beaucoup d'idées, d'imagination, c'est presque de la poésie finalement.

Une proposition m'interpelle : La fille aux livres. Son idée de voyager à travers les livres est vraiment pertinente. On se retrouverait dans un monde complètement virtuel dessiné petit à petit autour de nous au fil de notre lecture. Mais malheureusement cette idée fait qu'on resterait bloqué dans la création humaine. On serait bercé par des mots issus de l'imaginaire de l'Homme.

Non ça ne va pas, pas du tout. Ce n'est pas assez puissant, pas assez rêveur.

Ce n'est pas ça que je suis venu chercher en abandonnant tout derrière moi. Je recherche un monde qui se détache de l'œuvre humaine. Un monde baigné par une douce lumière dorée où l'Homme serait seulement de passage.

Des idées semblent se rapprocher de cette image que je possède de l'utopie. L'idée des oiseaux pour nous emporter est géniale, mais pas assez confortable. Imaginez-vous voyager sur plusieurs jours, semaines, mois en volant sur des oiseaux. Comment se nourrir ? Comment faire ses besoins personnels ? En plus Spaghetti chasserait les oiseaux pour les manger. Non, non c'est une très mauvaise idée. Alors l'idée du bus semble plutôt pertinente. On voyagerait comme lorsque nous étions enfants en sortie scolaire. Le bus pourrait rouler sur des routes invisibles, sur terre ou sur mer et nous diriger vers l'infini.



Tant que je peux dormir, je suis heureux. J'aime l'idée d'un bus où on pourrait être allongé. Je veux bien partir vers l'utopie dans un bus, moi. Surtout si on peut dormir dedans. Je ne rêve que de dormir. Tout ce qui m'importe, c'est de dormir. J'aimerais n'importe quel moyen de transport, tant qu'il permet d'être allongé à l'intérieur. Je serais capable de m'enfoncer pendant des heures dans les banquettes confortables et douces comme de la soie. J'espère que l'utopie qui nous attend sera remplie de nuages et de lits confortables où on pourra dormir des heures.

4.

*Vous pensez que la chenille
va nous emmener vers l'utopie ?*

Personne ne semble convaincu par les propositions alors nous décidons d'aller dans la bibliothèque. Toujours sur ses gardes, Phobos entre à reculons. Tarec, passionné par les agents secrets, se cache avec lui, ce qui l'agace car il est plus difficile d'être discret avec un pigeon au-dessus de sa tête, constamment fixé du regard par le chat Spaghetti.

Soudain, la bibliothécaire arrive avec des yeux de hiboux. Winter, Davina et Lux ont à peine eu le temps d'admirer la beauté de la bibliothèque que le grand-duc s'approche en nous huant dessus : nous devons partir sur le champ, ici les chats et encore moins les pigeons ne sont acceptés ! Ne voulant pas faire plus d'histoire nous partons. Winter, Davina et Lux sont énervés contre le reste du groupe et Zyan dit que de toute façon il ne voulait pas y aller.

Un peu abasourdis, nous restons devant la porte de la bibliothèque. La nuit de décembre, glaciale, ne nous est pas tendre. Au moins, elle est éclairée par quelques lampadaires et lumières de Noël accrochées au-dessus de nous. Sans dire un mot, nous nous observons. Nos transports imaginaires pour l'utopie semblent remplir le silence de nos regards. Pas de train magique, pas de montgolfière, pas de pégase pour nous emporter. Tout le monde choisit d'ignorer la plaque d'égout à proximité. Ce sera le bus 33 pour nous.

Étonnamment, le bus ne tarde pas trop pour venir. En plus, il est vide. Moins surprenant : il ne vole pas. Assis par deux sur les banquettes du véhicule, des tentatives de discussions émergent en flots discontinus. Même Zyan et Phobos y participent, quoiqu'un peu récalcitrant pour l'un, et paranoïaque pour l'autre. Quand le bus – dont le chauffeur existe bien – s'arrête à Croix-Rousse, tout le monde descend.

Pendant un bref instant, nous nous arrêtons pour admirer les couleurs de la Vogue.

Nous regardons tous bouche-bée l'attraction phare. C'est un grand huit à l'apparence d'une chenille.

Nous suivons des yeux les nombreux loopings que la machine entreprend. La vitesse. Les cris. Tous les éléments sont présents pour renforcer son aspect terrifiant. Nous nous observons. Nos regards sont pleins de doutes.

Et pourtant, nous nous retrouvons dans la file quelques secondes plus tard, puis assis dans les sièges durs et colorés de l'automate infernal après de longues minutes d'attente.

Winter pense à ses plantes sûrement desséchées.

Aaron partage à Zyan des photos Polaroids de son chat.

Tarec tente de négocier avec le forain pour faire monter son pigeon.

Phobos est en train de crier d'effroi, alors même que l'attraction n'a pas démarré.

Lux colle ses yeux à sa Gameboy pour se libérer de la situation.

Davina dit « Vous pensez que la chenille va nous emmener vers l'utopie ? ». Nous rigolons en cœur.

Lorsque les engrenages du manège commencent à s'entrechoquer, nos cœurs commencent à s'emballer.

L'adrénaline teinte nos joues de rose et creuse nos estomacs. En descendant du manège, le ventre de Zyan gargouille, le chat d'Aaron miaule et le pigeon de Tarec nous indique en vol piqué un stand à l'odeur huileuse et réconfortante. D'un seul mouvement, nous nous y dirigeons. De sa voix enthousiaste, Davina commande une dizaine de cornets de churros et nous rassemblons nos pièces pour payer. Nous sommes affamés. Nos yeux brillent devant les cristaux de sucre saupoudrés sur la pâte chaude. Nous nous asseyons à l'écart de la vogue, près du gros caillou pour partager notre butin. Après avoir reniflé et goûté sa part d'un air suspect, Phobos s'exclame : « c'est le meilleur goûter de ma vie ! ». Tout le monde rigole.

Soudain, c'est une évidence : cet instant suspendu dans le froid de décembre, au sommet de la colline de Lyon, est parfait. Alors, lorsque la bouche encore pleine de churros Lux demande : *est-ce que dans vos vies vous avez des moments d'utopie ?*, personne n'est étonné.



Des moments d'utopie...? Oui, des moments, sûrement. Je pourrais trouver des fragments d'utopie dans un lit chaud. Dans un oreiller plus doux. Dans un réveil qui ne sonnerait pas un samedi. Dans un plat de ma mère. Dans les rires de mes frères et sœurs. Le bonjour de mon père.

Des moments utopiques dans ces churros et nos loopings. La fourrure dorée de Spaghetti. Le pigeon de Tarec qui nous montre où sont les toilettes. Mais comment il fait ça, d'ailleurs ?

Et puis, bon, d'autres moments moins utopiques. Du genre, quand Phobos me tendait sa clause de confidentialité y a trois minutes, mais vous comprendrez pourquoi.



Je mange mes churros. Ils me regardent tous. Je rigole nerveusement, je ferme les yeux et souffle.

« Oui », je réponds.

Leurs yeux globuleux restent aimantés à mon visage. On dirait des poissons. Ça m'étouffe. Je reprends ma respiration et j'entends ma voix. « La vie était différente. Comme un changement de saison. Il s'appelait Lubin. Les oiseaux chantaient quand il épelait mon nom. Et les fleurs poussaient quand il m'examinait de ses yeux. »

Le silence.

« Lubin n'est plus. Mais à chaque papillon qui bat des ailes. Et à chaque nouveau lever de soleil. Je revis cette utopie. Et je pense à lui. »



Je comprends ce que tu dis.

Moi aussi, parfois, j'ai l'impression que l'utopie appartient au passé. Quand j'étais enfant, quand je n'étais encore qu'un petit garçon qui jouait à la Gameboy, mon utopie était exactement à l'endroit où l'on se trouve. Mon utopie, c'était la Vogue. Je l'adorais. Quand elle revenait chaque automne, j'étais heureux d'y aller, de faire les manèges, de me rapprocher du ciel quand ils s'élançaient dans les airs. J'aurais voulu toucher le soleil.

Je n'avais jamais peur, même si j'aurais dû. Mon monde d'enfant, c'était la Croix-Rousse. Je ne voyais pas plus loin que ce monde-là, et pour moi, c'était le meilleur des mondes possibles, ma Monade. La Croix-Rousse et Caluire étaient mon utopie, mon Eldorado, le lieu où je me sentais apaisé. Je ne sais pas si vous le savez, mais dans la rue, juste ici, tout près de ce manège, on vendait des glaces, l'été. Je ne connaissais pas de bonheur plus parfait.

On m'a pris mon enfance trop tôt. J'ai perdu mes parents. De la pire manière possible. J'ai perdu la Croix-Rousse, j'ai perdu mon Eldorado. Je n'avais pas de pigeon sur l'épaule, juste un aigle. Pendant des années, j'ai rêvé de revenir à la Croix-Rousse, j'ai fini par réussir. Mais mes années d'exil me pesaient trop sur le cœur. Alors, progressivement, j'ai commencé à vivre dans le noir. Je n'aurai pas dû. Quand on prend l'habitude de la solitude, on n'arrive plus à en sortir.

Quand on était sur le manège, tout à l'heure, j'étais un enfant. J'étais heureux. J'aurais aimé que le manège se décroche lorsqu'il était au plus haut, et qu'il monte vers le ciel. J'aurais aimé toucher le soleil. Juste un peu. S'il y a une utopie qui existe, je l'ai vécu à ce moment-là.



Moi, sans réfléchir, je dirais que l'utopie pourrait se trouver dans des fêtes sous l'influence de plusieurs substances plus ou moins naturelles ou légales. Mais la sortie de ce moment me fait beaucoup trop mal pour que cela soit une utopie. L'utopie devrait permettre de se sentir mieux, même après. Comme lorsque mon pigeon me ramène des messages de mes parents. Oui, à ce moment-là je me sens bien. Avec mon amie, on s'envoie souvent des messages par téléphone même si cela nous arrive d'utiliser le pigeon pour rigoler. Mais avec mes parents c'est différent. Je ne peux plus les voir ni même leur envoyer de message autrement qu'avec Colum qui est le pigeon familial. Mes parents sont en cavale, à cause de différentes missions de sabotage envers plusieurs grandes mafias et multinationales. Ils luttent pour l'écologie.



Tiens, moi aussi mon utopie est écologique. Je l'arrose et la mets en lumière. Mon utopie c'est mon petit jardin d'appartement, ma bouffée d'oxygène, ma photosynthèse. J'aime développer un langage secret avec mes plantes. J'aime imaginer que nous nous parlons, que nous nous comprenons. Si je comprends la nature, je comprends ma nature. Je comprends le vivant. Ses besoins, ses limites. Je les respecte. Mon utopie est verte. Aussi verte que Tarec et son pigeon voyageur !



Moi, je l'avoue : je n'ai jamais vraiment réfléchi à ce qui me plaisait, ou ce qui pour moi semblait être l'utopie de ma vie. Bien sûr, comme beaucoup de personnes sur cette planète, il y a des choses qui me rendent heureux, à commencer par mon chat. Mais est-ce qu'ils me rendent suffisamment heureux pour que je les qualifie d'utopie ?

Pour moi, une utopie est bien plus qu'un idéal, c'est un véritable mot qui a beaucoup de sens, une lourdeur que je ne saurai décrire. Quand on emploie ce mot, c'est quelque chose de fort, sensible : c'est pour cela que je pense qu'il faut l'employer avec énormément de précaution. Pour autant, ma réflexion n'apporte pas de réponse sur le sujet.

Laissez-moi méditer un instant.

L'utopie.

Je pense avoir trouvé ce que c'est. Cela peut sans doute sembler banal et sans intérêt, peut-être à l'image de ma propre personne finalement, mais je pense que l'utopie de ma vie serait de me sentir aligné avec moi-même : que mes choix, mes actions, et mes rêves soient en harmonie. Que chaque jour soit simple, mais plein de sens, entouré de ceux que j'aime ou, à défaut, en paix avec ma propre solitude. J'aimerais pouvoir regarder le monde sans colère, sans peur, et me dire que je vis la vie qui m'est destinée.

Une vie simple, mais heureuse en ayant trouvé la paix intérieure : voici mon utopie personnelle.



Moi aussi, cette question, bien que simple, me chamboule. Je revois toute ma vie défiler devant mes yeux. Cette vie avec laquelle j'ai été trop dure, que je n'ai pas su apprécier. Cette vie qui était ma première et dernière inspiration.

Je me revois partager des cafés en admirant le coucher du soleil. Je me revois rire avec ma famille. Mais surtout, je me revois allongée sur mon lit, un stylo à la main, un bout de papier comme autrefois, en train d'écrire des paroles désordonnées. En train de transposer le chaos en moi en un simple et unique récit.

Et là, je m'en rends compte : mon utopie c'est mon écriture. Cette seule arme que je n'ai jamais vraiment reconnue. Pour extérioriser ma peine. Pour partager et défendre mes idées. Pour exprimer mon amour. C'est cette utopie-là que j'ai envie de vivre !

Davina se tient debout, comme si elle venait d'avoir la révélation du siècle, puis elle s'écrie : « Je suis désolée, les gars, je dois y aller. Je viens d'avoir l'inspiration pour finir mon livre. Merci, merci pour tout, vous avez été le chemin vers mon utopie. »





En arrivant dans sa rue, Winter se met à courir. Elle ouvre la porte de son immeuble et monte les escaliers sans s'arrêter. Ouf, j'ai eu chaud, elle dit tout haut. L'enveloppe scotchée sur la porte de sa voisine est encore là. Sa lettre n'a pas été lue, ses clés n'ont pas été touchées, son appartement est intact et ses plantes n'ont pas bougé. Ses plantes sont là. Fidèles, tournées vers la fenêtre. Elles l'attendent. Elles lui disent bonsoir, tu nous as manqué. Je sais, murmure Winter, moi aussi j'ai failli me manquer. J'ai failli penser que je n'avais plus ma place dans cette vie. C'est ridicule, elle dit encore en faisant défiler tous les messages reçus sur le nouveau groupe nommé « Utopie churros ». Aujourd'hui je sais que j'ai une place. Je suis entourée de plantes et d'amis.



Phobos ouvre les volets pour faire entrer l'air frais. Il s'adosse quelques minutes au rebord de la fenêtre, ferme les yeux et laisse baigner son visage dans les douces vagues du soleil. L'eau du robinet coule. La bouilloire fume. Les couverts claquent entre eux. Ils seront là dans quelques minutes. Il goûte la sauce et s'exclame « délicieux ! ». Il installe délicatement sa nappe à carreaux rouges sur la table, aligne les chaises en bois. Tout est prêt. Il regarde avec fierté son œuvre et laisse échapper un soupir de satisfaction. Il lui reste une dernière chose à faire. Il se dirige vers son bureau. Il est encore là. Ce maudit message. Il le déchiquette et le fait disparaître. Et il entend la sonnette.
« J'arrive ! »



Lux est dans un nouvel appartement, maintenant. Celui-ci est lumineux. Il y a des fenêtres, des étagères, plusieurs pièces pour tout ranger. Il ne vit plus dans le noir. Il a pu ranger tous ses souvenirs et toutes ses Gameboy dans des tiroirs. Il se laisse encore parfois happer par l'écran, mais il sait revenir à la réalité, maintenant. Il a cessé de jouer pour oublier.

Son cœur n'est plus enfermé dans son appartement, il n'existe plus à travers ce petit dresseur de Pokémon qui traverse inlassablement la même forêt de Jade dans la même partie recommencée cent fois, sans aucune variation de parcours, sans aucun changement. Il habite son propre corps, ses pensées lui appartiennent, il ne les fuit plus, il n'en a plus peur. Il a goûté à l'utopie. Il s'est rappelé que la joie existe. Il n'est plus seul. Ses jeux de cartes sont ouverts, parce qu'on y joue enfin avec lui. Ses consoles dans son salon ont plusieurs manettes, il n'est plus seul. Ses vinyles sont sortis de leur emballage. Sa petite radio bleue est toujours posée sur sa table de chevet. Il sait aimer et se faire aimer. Il ne fuit plus le monde. Il l'habite paisiblement. Hier, il a branché des écouteurs sur sa petite radio, a tendu le deuxième écouteur à quelqu'un d'autre, et ils ont écouté la chanson ensemble. Il a des gens qui restent, à présent.



Zyan regarde par la fenêtre bleue de sa chambre. Le ciel est toujours le même et la lune lui est toujours familière. Il enfile ses vêtements après un rapide coup d'œil à l'intérieur de son armoire, car il ne prépare toujours pas à l'avance ses tenues. Il salue son père, puis attend sa réponse, à laquelle il prête toute l'attention du monde. Il réveille ses frères et sœurs, voit sa sœur quitter l'appartement, et ferme la porte de la chambre de sa mère qui dort toujours. Il mange, enfile ses chaussures, jette un coup d'œil au portrait de famille posé sur le meuble du salon. Ce n'est plus le seul ornement : à ses côtés, maintenant, gisent d'autres photos, dont un Polaroid de Spaghetti.

Son sac est léger, comme lui.

Il sort de chez-lui, attend l'ascenseur, maudit un peu sa lenteur mais sans réelle colère derrière ses mots. Entrant en son sein, il laisse ses yeux se poser sur le miroir qui dessine le portrait de ses traits. Il croise son propre regard. Il est lui : Zyan. Il n'y a pas d'autre-soi, il n'y a que lui, lui aux yeux cernés et au regard impassible.

A la sortie de l'immeuble, Zyan se rend compte que les couleurs de son quartier ont toujours été vibrantes, que les arbres lui ont toujours tendu leurs branches, que les fleurs ont toujours pavaner leurs pétales sous ses yeux. Le vent, lui aussi, caresse toujours ses joues.

L'arrêt de bus est tout proche – ce n'est pas un 33, mais un C2. Il le prend quand même. Ses moments d'utopie se cachent en des choses simples.



C'est enfin le grand jour.

Il peut quitter cet appartement miteux. Son voisin concierge vient le voir et pour changer, il se plaint car il y a des cartons dans le couloir de l'immeuble. Tarec le regarde avec un regard rempli de pitié envers lui. Il a de la peine pour lui qui ne connaît pas le principe d'un déménagement et surtout qui ne sait pas qui contrôle réellement l'agence qui possède cet immeuble qu'il aime tant. Alors Tarec lui répond « oui je sais » avec mépris.

Puis, il continue son chemin et alors qu'il manque de trébucher, sa meilleure amie est là pour le rattraper au dernier moment. Elle en profite pour se moquer de lui mais aussi et surtout pour le remercier pour le cadeau qu'il lui a offert. Elle lui fait un câlin et lui demande de ne plus jamais partir comme ça. Tarec le lui promet, réalisant maintenant la douleur que cela peut procurer et surtout qu'on ne peut pas vivre avec.

Une fois tous les cartons mis dans le camion, ils roulent ensemble vers l'aéroport. Sur la route, elle lui demande s'il est prêt pour ce voyage au Japon. Tarec lui répond sans hésiter oui. Avec les informations qu'il possède sur eux, il pourra démanteler la nouvelle mafia japonaise, les Tokuryû.



Aaron sort de chez lui comme il le faisait chaque matin, un pied devant l'autre, ses pensées embrouillées par la routine. Pourtant, aujourd'hui ne sera pas une journée banale. Il enfle ses chaussures, pousse la porte, et s'engage sur le chemin qui le mène au métro. Un trajet simple, mécanique, presque programmé. C'était son quotidien pourtant : métro, bureau, métro, maison. Une boucle immuable.

Au bureau, les chocolats journaliers déposés par l'admiratrice anonyme apportent un moment de réconfort. Bien que ce soit une affection qu'il apprécie profondément, son amour va à son chat, Spaghetti, le seul être avec lequel il partage de réels moments de complicité.

Durant la journée, Aaron sent une chaleur étrange dans sa poitrine, un mélange de bonheur et d'excitation. Un déclic a allumé une étincelle en lui.

Il ne sait pas vraiment pourquoi, mais aujourd'hui il sourit à ses collègues et cela va même plus loin : il prend du plaisir à travailler. Une collègue aux longs cheveux blonds s'approche pour lui demander « Aaron ça te dit après le boulot d'aller boire un verre avec les autres ? ». Alors, sans hésiter, il lui répond avec un magnifique sourire qu'il est partant. C'est ironique, quelques temps auparavant il n'aurait jamais accepté. Il le sait, un changement imperceptible s'est opéré en lui. Ce n'est pas un bouleversement spectaculaire, pas une révolution. Mais c'est profond.

Il est heureux de la vie qu'il mène désormais.



Davina est revenue à ce café où elle était il n'y a pas si longtemps. Mais cette fois, tout est différent. On la reconnaît à peine : un regard victorieux illumine son visage, une étincelle renaît dans ses yeux. Comme à son habitude, elle commande un americano bien chaud, cette fois accompagné d'un croissant.

Il est 9 heures, mais elle n'est pas en pyjama. Elle arbore une robe élégante et colorée, elle qui, pendant tant d'années, avait porté les couleurs du deuil. Aujourd'hui, on peut enfin admirer la beauté de son corps autrefois dissimulé. On peut enfin voir son sourire, autrefois absent.

Elle termine son petit déjeuner, se lève, laisse un pourboire au serveur—elle qui n'avait jamais osé lui adresser la parole auparavant. Avec un bonheur manifeste, elle s'exclame : « Je vous souhaite une magnifique journée. Et à vous de me souhaiter bonne chance, j'ai enfin fini mon livre. »

Puis, dans un murmure doux, comme si elle se parlait à elle-même, elle ajoute : « Aujourd'hui est le premier jour du reste de ma vie. » Sur ces paroles victorieuses et pleines d'espoir, elle met ses écouteurs. Le rythme vibrant d'Elvis Presley résonne dans ses oreilles. D'un coup d'œil distrait, elle regarde un message de sa mère : « Je suis fière de toi, ma princesse. » Elle sourit et franchit la porte du café en bougeant au rythme de la musique.

Elle s'éloigne doucement, finissant par disparaître sous les rayons du soleil.

Ce récit a été imaginé, écrit et performé par Bérénice Martin, Dora Landoulsi, Elise Bonnard, Lyna Sebih, Mila Issolah, Tana Grattier et Ulysse Gasnier dans le cadre de l'atelier FICTIONS proposé par l'artiste Elise Bonnard à l'Université Lyon 3.

Merci au Service des Affaires Culturelles et au Service Édition de Lyon 3. Merci à la référente Clarisse Durand, aux étudiant.es écrivain.es et un remerciement spécial à Bérénice Martin et Mila Issolah pour la réalisation des dessins de personnages et de la couverture.

*La citation est extraite du livre *Utopie radicale* d'Alice Carabédian.

Imprimé à Lyon, en décembre 2024.

